ANNE DE KINKELIN

L'année du flamant rose

roman

Finaliste du Prix du Livre Romantique

CHARLESTON

« De l'émotion, de la tendresse, un premier roman poétique qui se lit d'une traite. »

Christophe Mangelle, *LCI*

Louise, Ethel, Caroline. Trois amies, joyeuses mais solitaires, partagent tout, leurs peines et leurs bonheurs, leur passion aussi pour les belles choses. Toutes trois sont des créatrices, des faiseuses de rêves, dans leurs ateliers qui se font face dans un passage parisien.

Louise, joaillière, crée des bijoux qui réjouissent le cœur et les yeux. Ethel, corsetière, réveille les sentiments et les sens des amoureuses éperdues (et des autres). Caroline, relieuse, redonne vie aux livres anciens, tout en rêvant la sienne. Toutes trois, passionnées, sont amoureuses de l'amour, mais celui-ci leur semble inatteignable…

Le jour où Louise s'entiche d'un flamant rose empaillé, superbe et quelque peu étrange, qu'elle installe dans son atelier, son regard sur la vie semble changer. Après sa rupture, elle est face à un défi : se relever, tenir debout, comme le flamant sur une patte, pour sa petite fille, Rose, malgré sa fragilité et les obstacles.

Cette année, les trois femmes sauront-elles trouver la force de se reconstruire ?

Sous l'œil d'un flamant rose, le chemin de vie de ces trois femmes pas parfaites se dessine…

Anne de Kinkelin aime les collusions inconscientes, le champagne et raconter des histoires. Le quotidien l'inspire, Paris la nourrit, l'amour la porte. De son regard sur les choses et les situations qui l'entourent jaillit ce premier roman. Mélange de ce qu'elle est et ce qu'elle aurait pu être si le destin l'avait laissée aller jusqu'à devenir l'un de ses personnages.

Venez découvrir
le trailer du livre !

ISBN 978-2-36812-120-7

9 782368 121207

18 euros
Prix TTC France

http://editionscharleston.fr/flamant/

Atelier Didier Thimonier - Photographie : © Shutterstock

L'avis des Lectrices Charleston

« Pétillant, drôle, parfois même un peu étrange, ce roman a de quoi nous surprendre avec ses trois femmes si humaines, si vives et pourtant à la recherche désespérée du bonheur. » Stéphanie, du blog *Sorbet Kiwi*

« Anne de Kinkelin m'a vraiment séduite par son style d'écriture unique et addictif. » Cynthia, du blog *Lectrice-Lambda*

« En ouvrant *L'année du flamant rose* et en découvrant cette petite rue parisienne et les ateliers artisanaux de ces trois femmes, c'est comme si on entrait dans un théâtre ou dans un film de Jean-Pierre Jeunet. L'auteure a un sens de l'esthétisme rare, avec ce qu'il faut de surréalisme et de clichés romantiques pour nous donner envie de rester des heures auprès de ses personnages dans ce cadre poétique. » Cassandra, du blog *Prettyrosemary*

« La plume de l'auteur est fluide, agréable et nous capte dès les début dans cette histoire douce et *feel-good*. » Aurélie, du blog *Bettie Rose Books*

« J'ai eu un énorme coup de cœur pour ce roman, tout comme pour sa couverture ! » Maëlle, du blog *Une Fille à la Vanille*

L'ANNÉE DU FLAMANT ROSE

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017
29, boulevard Raspail
75007 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-120-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Anne de Kinkelin

L'ANNÉE DU FLAMANT ROSE

Roman

CHARLESTON

« Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque.
À te regarder, ils s'habitueront. »

René Char, *Rougeur des matinaux*

PRÉLUDE

ÉTÉ

— On ne va pas ramener ça dans la voiture.

Louise, les mains serrées autour de l'animal, lui jeta un regard noir. À croire qu'entre eux, cela devait forcément en passer par là.

— Je ne le laisse pas, tu comprends, il me parle…

— Et bien sûr, tu ne peux pas en trouver un à Paris.

— Non, je le veux, je le prends, c'est pas comme si je te demandais de me l'offrir.

Ceci mit fin à la conversation. Il sortit sans claquer la porte, la cigarette déjà au bord des lèvres dégageant les premières volutes.

C'est terminé, songea-t-il. Toute tendresse avait disparu de leurs échanges. C'était à celui qui serait le plus incisif. Et le pire, c'est qu'ils ne le faisaient pas exprès. De tendres amoureux, ils étaient devenus des silhouettes monstrueuses, de celles qui se croisent sans se voir et qui ne savent plus s'aimer. Griffures à la place des baisers. Froideur en guise de caresse.

Dans la boutique, Louise se tenait victorieuse. C'était bien la première fois qu'elle gagnait la partie, ne serait-ce que par abandon de l'adversaire. Ça méritait bien d'afficher un sourire, même si ce dernier semblait mettre la vendeuse mal à l'aise.

— Vous avez eu raison, il est superbe, osa-t-elle, dans un murmure.

— Je sais.

— Je vous l'emballe ?

— Oui, sinon il va m'en vouloir jusqu'à notre retour à Paris.

— C'est quand ?

— Dans quinze jours.

Derrière son comptoir, la jeune femme emballa délicatement l'animal. D'abord ses longues pattes graciles, puis les ailes qui disparurent dans le papier de soie. Enfin la tête et le cou. Le cœur de Louise battait, ronronnait d'une satisfaction lointaine qui semblait de nouveau palpiter en surface. Depuis quand n'avait-elle pas imposé son choix ? Elle jeta un coup d'œil dehors pour apercevoir la silhouette d'Hugo qui s'éloignait. Détournant rapidement le regard, elle tenta de se concentrer sur ce sentiment incongru qui l'avait conduite à acquérir ce drôle d'animal. Louise, artiste, n'avait pas la passion de la taxidermie, et encore moins celui de la naphtaline. De ses rares souvenirs de visite chez Deyrolles, elle retenait surtout l'impression de malaise. Alors pourquoi lui ?

D'instinct, elle avait tout aimé. Ses plumes légères et duveteuses de couleurs changeantes. Son allure ensuite : la tête haute, qui contrastait avec celle de Louise constamment dans le doute. Un regard doux avait fini de la convaincre. Dans cet animal, elle se voyait elle, en mieux. Fière et droite. Pouvait-il percevoir son trouble ? Lui l'empaillé qui disparaissait au

fur et à mesure sous les couches de papier ? Satisfaite, Louise sortit de la boutique son flamant rose sous le bras avec cette folle sensation, ou cette certitude absurde : elle ne serait plus jamais seule.

AUTOMNE

Chapitre 1

La boîte était devant elle avec son nom imprononçable. 1,99 euro de bonheur chimique. Le prix de l'oubli, le prix du pardon ? Se pardonner quoi en fait ? Louise se leva, déambula dans l'appartement. Le silence, pesant, résonnait à ses oreilles.

Elle attrapa un doudou qui traînait sur le sol. Elle arrêta son geste alors qu'elle s'apprêtait à le jeter avec désinvolture dans la machine à laver. Elle approcha son nez du carré de tissu et y enfouit son visage Elle inspira profondément pour refouler ses larmes. Un doudou, objectivement ça sent tout sauf bon. Un peu de bave, un peu du goût de l'enfance. Quelques émotions larmoyantes, fruit d'un petit rhume. Pourtant, Louise y trouvait l'odeur enivrante de sa fille. Depuis la naissance de Rose, elle n'avait qu'une peur, oublier. Oublier l'effort de l'accouchement, la force du cri. Tout le monde lui avait parlé du premier regard, mais aussi loin qu'elle s'en souvenait, elle avait surtout focalisé sur l'énergie déjà bien présente de ce petit d'elle.

S'arrachant à cette pause, Louise opta pour un lavage à l'eau claire, au moins le doudou serait sec pour le dodo du soir. Et

elle ? Serait-elle prête à faire face à Rose alors qu'elle errait, hébétée, entre ces quatre murs ? Xanax, le médicament des dépressifs. Ça lui avait claqué au visage quand le généraliste lui avait tendu l'ordonnance. Elle, si forte, était à terre. Elle n'avait rien vu venir. Hier, elle était quelqu'un, aujourd'hui elle ne savait plus trop. L'ordinateur ronronnait comme un gros chat fidèle, les poils en moins. Machinalement, elle se rassit. Rafraîchit sa boîte mail pour la dixième fois de la journée et il n'était que 8 h 50.

Le silence répondait à ses soupirs. Louise détestait ne rien faire. Ce sentiment d'inutilité lui était insupportable. Brusquement, elle eut besoin d'air et, à défaut de pouvoir fuir, ouvrit les fenêtres. Un courant d'air emplit la pièce, fit se balancer les suspensions. Louise attendait. Dans la rue désespérément vide, elle aurait aimé saisir un regard, croiser une connaissance qui l'éloigne d'elle-même. Le vent fit alors frémir le papier de soie d'un énorme sac oublié dans un coin. Louise se rappela le flamant. La rentrée l'avait précipitée dans un tourbillon de choses à faire, laissant son coup de cœur estival dans son emballage.

Mue par un réflexe inexplicable, Louise se dit qu'elle était prête pour une nouvelle rencontre. Et même si elle détestait la mise en scène, elle lança une *Nocturne* de Chopin, tout en s'avouant à voix basse que son cas était définitivement perdu. Théâtraliser un déballage d'oiseau empaillé, c'était définitivement pathétique. Mais depuis quelque temps, le cœur et le cerveau de Louise ne s'accordaient plus.

La musique donc, pour oublier le silence. Louise ne se souvenait plus trop de la forme de l'animal. Le quotidien l'avait happée. Ce n'est qu'en redécouvrant sa tête qu'elle se souvint. Elle eut l'impression qu'il avait perdu des couleurs, que son attente

sous plusieurs couches de papier lui avait coupé le souffle. Louise détailla encore son bec rose avec une pointe noir de jais, la forme de sa tête. Il avait l'air aussi malheureux qu'elle. Drôle de miroir à plumes dont elle pensait qu'il allait l'aider. À quoi ? Elle ne le savait pas encore, ou préférait ne pas se l'avouer.

Elle arracha encore un peu du papier, laissant apparaître un cou gracile. Quel âge pouvait-il avoir ? D'où venait-il ? Et qu'attendait-elle de lui ? Décidée à percer son secret, elle libéra l'échassier de sa prison, alluma la lumière et le posa bien en évidence devant elle sur la table.

« Bonjour » fut la seule parole qui franchit ses lèvres. Parler faisait trop mal, et malgré son envie d'avoir des réponses, sa conscience reprit le dessus. Debout devant l'oiseau, elle entreprit de caresser délicatement sa tête. En s'avançant, elle buta dans une chaise, qui le fit tressaillir sous le choc. Son esprit troublé prit ça pour un mouvement de l'animal. Elle arrêta alors son geste. Et attendit. Espérait-elle le voir déployer ses ailes et s'enfuir en l'emmenant avec elle ? Chopin cognait dans sa tête. L'*Impromptu.* L'idée était bonne, tout laisser là, et de partir loin du chaos qui résonnait en elle.

Fermant les yeux et respirant, Louise reprit sa recherche. Le premier contact de ses doigts avec les plumes lui apporta de l'assurance, elle s'approcha alors, monta sur la table et posa sa tête sur l'encolure de l'animal. Louise s'abandonnait, cherchait de la réassurance, quelque chose qui lui donnerait le courage de relever la tête. Pour le moment, la douceur lui arrachait les larmes, la faisait étouffer.

Le flamant rose ne la quittait pas des yeux. Qui était cette drôle de fille larmoyante ? On devinait une beauté dont elle n'avait pas conscience. On présageait un caractère fou. Il émanait d'elle une étrange lumière. Pas de ces éclairs parfaits,

plutôt de ces lueurs fugaces qui irradient tout puis disparaissent. Il sentait son cœur qui palpitait. Il imaginait mille tourments autour d'elle.

Louise inclina la tête pour le regarder. L'éclat embué de son regard laissait présager de doux moments quand elle aurait les yeux secs. Tout à son statut d'animal empaillé, le flamant se surprit à avoir une empathie folle pour Louise.

Elle avança encore et finit par l'enlacer complètement de ses grands bras graciles. Malgré l'inconfort de la posture, Louise ne bougeait pas, cherchant à deviner la place du cœur de l'animal. Elle aurait pu rester accrochée à lui longtemps si le claquement de la porte ne l'avait fait revenir à elle. Elle reconnut les grandes enjambées d'Hugo. En voyant son épouse accroupie sur la table de leur salon, les bras autour de son flamant, Hugo ne dit mot. Son regard parla pour lui. Il détourna la tête et fila à l'autre bout de l'appartement. La bulle de Louise éclata. Elle descendit tremblante de la table, tenta de remballer l'animal, puis, n'y parvenant pas, se dit qu'il serait mieux à l'atelier. Elle tenta de le dissimuler mais l'oiseau semblait faire de la résistance. Comme si, à présent libéré de son papier, il voulait exister pleinement. Un sourire se dessina sur visage de Louise, une moue de résilience vis-à-vis d'elle-même. Elle caressa une dernière fois l'animal et quitta la pièce pour un autre rendez-vous qui n'avait, là, rien de tendre.

***

— Et sinon, parlez-moi de la mort de votre père…

La demande de cette psy, pas si dénuée de sentiments au fond, tourna dans l'air quelques secondes. Ton monocorde, expression à la limite du clinique, la spécialiste observait

son effet sur le visage de Louise. Cette dernière triturait ses manches à la recherche d'un appui. Louise ferma les yeux une seconde. Ne pas pleurer, elle n'était pas là pour ça. Elle cherchait d'autres réponses.

La mort de son père avait été un abandon. Il était parti des suites d'une longue maladie, comme on a coutume de dire. Et si Louise la bien élevée avait tant de mal à s'en remettre, c'est que, pour elle, ce départ sonnait comme une fin. Plus jamais il ne la prendrait dans ses bras, plus jamais elle n'entendrait sa voix. Plus jamais elle ne pourrait se sauver de chez elle pour un dîner impromptu. Trahie, vidée.

— Je me suis sentie seule, commença-t-elle.

Mais les mots ne sortaient pas. Elle se remémora un instant la journée. La mise en bière, le costume trop grand. Le petit mot retrouvé dans la poche intérieure du veston. Le discours qu'il avait prononcé à leur mariage. Un moment unique pour cet orateur-né qui avait terminé sous les applaudissements nourris des invités. Il avait continué de porter ce costume. Le texte n'avait pas bougé de place, juste contre son cœur. Les larmes coulaient et Louise ne savait plus trop si elle pleurait la mort de son père ou la sienne.

— Je ne me sens plus, j'ai l'impression d'être en dehors de moi. Et cette nouvelle épreuve, je ne sais pas si je pourrais la surmonter.

Soudain la vérité froide. Elle le pressentait, elle ne vibrait plus pour Hugo. La question n'était plus *pourquoi m'a-t-il abandonnée*, mais *pourquoi se laissait-elle désormais abandonner*. Elle repensa au dernier regard qu'il lui avait adressé alors qu'elle libérait le flamant rose de son étreinte.

Que provoquait-elle chez l'autre pour qu'on la laisse sur le chemin ? La psy la regardait sans rien dire, la laissant prendre

conscience, sans doute, de sa propre nullité. Louise étouffait. C'était clair maintenant, si elle ne créait plus, c'est qu'elle était vide. C'était sa faute, ses émotions incontrôlables l'avaient détruite. Elle avait dégoûté Hugo, détourné son talent, elle était coupable.

Pour Louise, l'expression de l'art était comme de l'amour qu'on offrait autour de soi. Joaillière, elle donnait de l'âme aux métaux, voulait faire vibrer les pierres à l'unisson des émotions. Ses bijoux étaient autant de sentiments que l'on portait autour du cou ou au doigt. Louise contemplait ses mains, instruments de travail à la fois forts et sensibles, désespérément inexpressives depuis quelque temps. Son atelier ? Elle fit un effort pour se souvenir de la dernière fois qu'elle en avait poussé la porte sans appréhension. Louise n'était qu'elle-même et ça la désespérait…

Surtout, elle n'en pouvait plus du silence qui semblait se déplacer avec elle. La suivait partout, dans le métro, devant l'école de sa fille. Il était son ombre, une forme froide qui la suivait sans cesse. Dansait sur ses lèvres, tournoyait dans sa tête et gambadait joyeusement sur ses mains, les laissant étrangères à toute création. Ce silence, ne plus prononcer certains mots. Le fait de ne plus jamais dire « papa » était-il le déclencheur ? Cesser de prononcer des mots les faisait tomber en désuétude. Elle ne pouvait se résoudre à oublier ce père si disruptif qui l'avait portée par sa présence tendre. Par son art de la repartie incroyable. Par une bienveillance teintée d'un doux cynisme. Être dans son état pour un Œdipe mal digéré paraissait inconcevable. De ce départ, Louise se dit qu'elle se devait faire quelque chose de mieux que ce rien.

Elle regarda la praticienne, qui regardait sa montre. Ce n'était pas ici qu'elle trouverait sa réponse.

— Ça nous fera soixante euros, en liquide de préférence. On se voit la semaine prochaine ?

À ce tarif, elle ferait mieux de s'offrir des chaussures et de foutre son silence à la porte par elle-même. Ou bien d'aller voir une tireuse de cartes qui pourrait lui assurer moyennant rémunération que oui, tout irait bien pour elle, pour sa fille. Pour Hugo ? Elle ne savait plus trop. Demander de l'aide n'avait jamais été son fort. Pourtant, dans son cerveau atrophié par le doute, deux belles âmes esquissaient une apparition, tentant, tant bien que mal, de se faire une place. Caroline et Ethel, sœurs de cœur et de création de Louise, étaient les seules à pouvoir la reconnecter à elle-même. Elles s'étaient rencontrées dix ans plus tôt, chacune passionnée d'art. Des artisans, qui se nommaient entre elles artisanes. Même Caroline, la relieuse à cheval sur les belles lettres, avait fini par se laisser convaincre que la féminisation des métiers pouvait avoir du bon. Entre elles, cela avait été une immédiate passion. Elles s'étaient identifiées, reconnues et aimées dans le même temps. Elles avaient échangé de ces regards qui créent une attirance instinctive. Ceux qui accueillent l'autre comme une particule aimante et complémentaire. Ethel, Caroline et Louise étaient dans le cœur des unes et des autres. Unies et différentes, de ces sœurs qu'on choisit et qui vous accompagnent sans jugements.

Les pas de Louise ne suivant pas ses digressions, elle s'aperçut un peu tard qu'elle se trouvait à cent mètres de son atelier. Elle ouvrit grand les yeux, respira à pleins poumons et se laissa envahir par les bruits alentour. Se savoir si près de ses amies la rassurait. Mais passer les voir voulait surtout dire passer devant son atelier. Et pour l'instant, elle en était incapable. Louise releva le col de son trench et rebroussa chemin, le cœur

empli de brouillard. Le week-end arrivait et il allait falloir être capable de faire bonne figure devant Rose. Pire encore, ne pas s'effondrer devant Hugo. Sans prévenir, l'image du flamant rose lui revint en mémoire, et Louise eut moins le sentiment d'avoir froid.

Chapitre 2

Le cœur d'Ethel palpitait. Cette mission – quasi impossible – la ravissait. Appliquée, elle laçait et serrait un corset. Le ruban de soie dansait entre ses doigts. Le modèle tenta une parole :

— C'est-à-dire que je vais devoir garder ça toute la soirée ? J'aimerais être à l'aise.

Ethel, le sourcil levé, tout à son effort, ne prit pas la peine de relever. Le corps récalcitrant semblait ne plus en pouvoir. Dans un effort ultime, Ethel agrafa le bustier et soupira d'aise. Une merveille, elle avait réalisé une merveille. Tout en dentelle ancienne, le bustier donnait à l'allure gironde de sa cliente un goût de paradis. Pas une once de chair ne dépassait. Un décolleté gourmand s'offrait au regard, une taille fine invitait aux caresses et les hanches, une suggestion pour une soirée délicieuse.

— Vous êtes divine, sourit Ethel.

— Je suis divine mais je ne respire plus, grimaça la cliente.

Ethel contemplait son ouvrage et n'écoutait déjà plus. Chaque corset était une histoire à raconter, un rendez-vous à venir. Celui-ci comme les autres avait vu le jour entre ses

mains délicates. À quarante ans, Ethel vivait une passion intense avec les étoffes. Chacune de ses créations portait un petit nom, unique moyen de se différencier dans un univers si confidentiel. On se refilait l'adresse de son atelier de couture sous le manteau. En plus de redéfinir les corps, Ethel était une thésarde de l'amour. Revêtir un de ses modèles, c'était l'assurance de vivre une expérience extraordinaire. Son modèle le plus connu, le « Gabi », permettait aux amoureuses d'oser les postures les plus aventurières tout en offrant à leurs amants la vision d'un corps parfait lacé de satin. Depuis qu'un magazine féminin avait parlé d'elle, Ethel voyait sa boutique se remplir de femmes, plus ou moins jeunes, avides de réveiller une passion.

Avec cet afflux de clientes, Ethel se réjouissait d'avoir embauché Jeanne. Vieille fille de son état, cette dernière avait une vision du flirt bien à elle. Après un amour qui l'avait laissée le cœur brisé, elle avait décidé de devenir hermétique aux sentiments. À l'en croire, mieux valait une histoire courte emplie de quelques bons coups de reins plutôt qu'une gabegie sentimentale… Jeanne trouvait son compte en écoutant les babillages légers que lui contaient les clientes. Pas farouche, le soir venu, elle les embellissait de quelques détails et les publiait sur son blog érotique. Les nouvelles enregistraient de jolis pics d'audience, ce qui permettait à Jeanne de s'autoriser quelques folies. Un gigolo de temps en temps, ou bien encore une croisière pour célibataires. Le cœur verrouillé, le bas-ventre disponible, Jeanne l'amazone enchantait Ethel. Sous les doigts de Jeanne, les bustiers, corsets, gaines se dotaient de détails faits pour l'amour. Une agrafe bien ajustée, et le bustier se transformait en boléro. Un lien de velours dénoué, et l'amant pouvait décacheter son amoureuse d'une seule main. Jeanne regardait derrière le miroir la dernière réalisation de l'atelier. La cliente,

aux formes généreuses, avait opté pour un bustier très 1900. De larges bretelles, un lien de satin sous les seins qui rejoignaient l'attache principale située dans le dos. Un bel ouvrage. Son regard croisa celui de la cliente. Cette dernière, les joues rosies par l'essayage, l'émotion, et les douces pensées de son rendez-vous, avait l'air rêveur. C'est Ethel qui brisa le silence.

— Et qu'avez-vous prévu ?

— Une virée dans le Bordelais et… une nuit au milieu des vignes.

Une belle histoire pour le blog de Jeanne, pensa Ethel, *mais j'espère que cette fois-ci, elle aura le bon goût de changer les prénoms*.

Puis laissant son regard vagabonder dans l'atelier, elle réalisa soudain qu'elle avait une envie irrésistible. Il lui fallait dès la semaine prochaine faire un tour chez ses fournisseurs. Elle avait une idée d'ensemble en plissé de soie et avait besoin de faire des essais.

Jetant un coup d'œil à travers la haute baie vitrée de l'atelier, elle vit Louise entrer dans sa boutique. L'expression agitée de son amie l'alerta. Dès qu'elle aurait cinq minutes, elle passerait lui apporter un café, et discuter aussi. Car si Ethel trouvait son bonheur à réveiller les sens des autres, les siens demeuraient inertes. Sa couche désespérément vide. Comme elle le confiait dans un demi-sourire à Jeanne, elle avait le sentiment de redevenir vierge.

Ses clientes savouraient leur venue et toutes s'accordaient à la trouver enjouée, lumineuse même. Cachée derrière une frange blonde et un sourire qui lui mangeait le visage, son âme demeurait un mystère. Non qu'elle ne souhaitait se dévoiler mais son passé ne regardait personne après tout. Ethel n'était que bons mots et croustillantes expressions. Elle faisait la joie

de ses clientes. Un essayage avec elle était mieux qu'une thérapie. Elle passait outre les complexes des femmes, les révélait à elles-mêmes. Sans tricher, sans langue de bois, Ethel vous montrait qui vous étiez. Les corps féminins n'avaient pas de secret pour elle.

Ethel savait que les femmes qu'elle habillait étaient à la recherche d'une séduction sans pareille. Hors jugement et norme. Quel que soit leur âge, ces femmes voulaient plaire le temps d'un rendez-vous qui pourrait se prolonger sur une vie. Plutôt que de leur confectionner un attribut prometteur d'amour, Ethel leur offrait une réconciliation avec elles-mêmes. Se plaire avant de plaire. Le credo semblait simpliste mais faisait son effet. Quand elle s'était lancée dans cette aventure de lingerie rétro, Ethel s'était juré de mettre de l'âme dans chacun de ses modèles. Rendre ses lettres de noblesse à un accessoire de mode trop longtemps vu comme une oppression féminine la réjouissait. Transformer la contrainte en plaisir, réinventer constamment les sentiments étaient plus que des arguments commerciaux. C'était une philosophie de vie. Ethel voulait de l'amour sans contrainte, être aimée sans jugements et surtout, aimer sans peur.

Un programme ambitieux qui la laissait pour le moment sur sa faim, mais qui créait des liens infinis avec une communauté d'amoureuses. Ethel se disait souvent qu'elle s'était trompée d'époque, mais qu'à tout prendre, elle préférait encore le célibat aux débâcles sentimentales d'un mariage arrangé. Tout en mettant de l'ordre dans ses étoffes, elle risqua un regard vers l'atelier de Louise. La lumière était toujours allumée, signe que, de l'autre côté du passage aussi, les choses étaient en mouvement.

Nous espérons que cet extrait vous a plu !

L'année du flamant rose
Anne de Kinkelin

J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

CHARLESTON